

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 49

Artikel: 1836 : tir fédéral : son époque et ses souvenirs
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

deux officiers du Chapitre, l'épée nue à la main, suivis de la *colonne d'harmonie*, ou de frères jouant de divers instruments. Puis s'avancent successivement le secrétaire, le trésorier, le vénérable, ayant devant lui le porte-étendard, et à ses côtés les deux surveillants, puis un chœur de chanteurs, l'architecte de la loge et le porte-glaive. A ces frères succèdent un vénérable portant sur un coussin la Bible et quelques attributs symboliques; puis le premier magistrat de la ville, les vénérables et les surveillants des loges du voisinage, etc., etc.

Arrivé sur l'emplacement, le cortège passe sous un arc-de-triomphe et va se distribuer sur une estrade dressée pour la circonstance. Le chœur entonne un hymne, après lequel le président se lève et avec lui tous les frères; le chapelain récite une courte prière; et, sur l'ordre du président, le trésorier dépose sous la pierre des monnaies et des médailles de l'époque. Puis cette pierre, où se trouvent gravés la date de la fondation, le nom du souverain régnant ou du magistrat suprême en exercice, celui du grand-maître de l'Ordre, est remise en place et scellée.

Le cortège se reforme, retourne au local d'où il était parti. Là, les travaux sont fermés, et tous les assistants sont réunis dans un banquet.

Lorsque le temple est achevé, on l'inaugure avec une solennité dont tous les détails ne peuvent trouver place ici. La cérémonie se termine en appelant la bénédiction divine sur le nouveau temple, afin qu'il ne soit jamais profané par l'inimitié ou par la discorde, et qu'il devienne, au contraire, l'asile de la fraternité, du dévouement et de la paix.

L. M.

Lausanne, le 2 Décembre 1875.

Monsieur le rédacteur,

Tous les journaux reproduisent certaines réponses faites dernièrement aux examens des recrues. Quelques-unes de ces réponses témoignent d'une ignorance naïve; d'autres sont plutôt le fait de farceurs qui ont voulu montrer de l'esprit en paraissant bêtes.

Cette publication est inoffensive en tant qu'elle ne vise qu'à un succès d'hilarité; mais voilà que certains journaux en tirent des conséquences très alarmantes; ils représentent notre instruction populaire comme étant dans une situation pitoyable; on a pu lire sur ce thème des longs et larmoyants articles, applaudissant à une intervention fédérale, bien entendu.

Cette manière de raisonner est aussi injuste que peu exacte. On fait injure au pays, qui s'est imposé jusqu'ici de grands sacrifices pour le développement de l'instruction primaire; on fait injure aux autorités qui ont à surveiller les écoles; on est injuste envers les instituteurs, qui n'ont pas besoin, pour remplir leur devoir, qu'on les fasse surveiller par des inspecteurs fédéraux.

Ceux qui ont vu de près les examens de recrues, dans le canton de Vaud du moins, ont dû reconnaître

d'abord qu'un travail sérieux avait été fait à l'école primaire; ils ont pu constater ensuite qu'une grande partie des connaissances acquises avaient disparu depuis la sortie des écoles. « J'ai oublié, » disaient avec sincérité la plupart des jeunes gens examinés, lorsqu'ils ne pouvaient répondre à une question. Ce fait, M. l'ancien conseiller d'Etat Louis Ruchonnet le signalait déjà il y a quelques années: « C'est à 20 ans, disait-il, que le jeune homme atteint son maximum d'ignorance! »

Voilà la seule conclusion générale qu'on puisse tirer avec vérité des faits mis en lumière par les récents examens de recrues. Qu'on arrive à organiser un enseignement libre ou obligatoire destiné aux jeunes gens sortis des écoles primaires, et l'on verra d'autres résultats.

Point n'est besoin d'appeler encore dans ce domaine des réformateurs fédéraux!

Votre dévoué,

E. D.

1836. Tir fédéral. Son époque et ses souvenirs.

Quand 1836 arriva, il nous trouva passablement en désarroi. Les illusions de 1830 s'étaient, comme d'habitude, changées en déceptions. Les élections remplacèrent beaucoup de vieux députés par des jeunes. Papa Druey, confiné jusqu'ici au Conseil de santé, commença à relever la tête. Le grand événement de l'année, au milieu de tant d'autres, fut le Tir fédéral. Depuis 1830, on vivait dans un état de surexcitation. Neuchâtel, Bâle, Schwytz, la Ligue de Sarnen avaient appelé à chaque instant nos troupes sous les drapeaux. Nous étions, bien réellement, un canton suisse; nos soldats étaient appelés plus souvent qu'à leur tour.

Du temps de la Diète fédérale, nos Tirs fédéraux avaient une grande importance. Ce n'était pas un tout y va. Les discours faits par les hommes qualifiés, dans cette assemblée populaire, avaient un grand retentissement.

Nous préparâmes notre Tir de Lausanne, comme on faisait les choses en ce temps-là, tout à la bonne. Notre cantine, peu ornée, fut vaste et commode. Le vin de 1834, bien choisi et pas cher, fut si abondant qu'en 1842 on en buvait encore au café Morand, qui, après le Tir, avait acheté le reste de la provision.

Cependant nous fîmes quelques innovations, entre autres le pavillon des prix, dont la pièce principale figura ensuite de longues années au Bazar Vaudois, pour étaler les marchandises. Deux bustes de Guillaume-Tell furent faits pour la circonstance. L'un, celui du pavillon des prix, a orné jusqu'en 1874 la salle du Conseil communal. L'autre est encore au *Café Vaudois*.

C'était la première fois que Beaulieu était ouvert au public. A l'entrée de Beaulieu on plaça une fontaine, en bois, il est vrai, mais abondante, et qui rendit les plus grands services au public altéré par le soleil de juillet.

M. Noverraz, qui, comme instructeur trompette,

avait introduit chez nous la musique de cuivre, fut chargé de la partie musicale de la fête. Les collégiens, que nous appelons aujourd'hui les cadets, conduits par M. Bauverd, chef d'institut, allèrent à la Sallaz attendre le Comité central et le drapeau de la Société. Ce fut vers les 6 heures du soir que le cortège entra en ville. Il descendit Martheray. Le porte-enseigne, Zuricois, costumé en Guillaume-Tell, avait à côté de lui le fils de M. Hoffmann. Ce jeune homme, très gracieux, costumé à l'antique, tenait en main la pomme traditionnelle, percée d'une flèche. Il la présentait de temps en temps, avec une grâce charmante, à son papa, le Guillaume-Tell Zuricois, qui ne faisait pas même semblant de le voir. Le cortège descendit Martheray, Bourg, traversa Saint-François et s'arrêta au Casino, où l'albalétrier trouva un banquet et des bouteilles plus dignes de son attention.

Les montagnards neuchâtelois abondèrent au Tir; ils sentaient le besoin de dire ici, tout haut, ce que dans leur canton on leur défendait de dire tout bas.

Le jour de l'ouverture de la fête, le cortège se forma sur Montbenon et se rendit, par Saint-François, le Pont, la Palud, la Riponne, la rue Neuve, l'Halle de Saint-Laurant et le Maupas, à Beaulieu, où il arriva par une avenue de marronniers et de charmillles qui a disparu aujourd'hui.

La fête fut ce que sont toutes les fêtes; seulement plus de cordialité, plus d'esprit public, plus d'égards qu'aujourd'hui. Les opinions étaient alors libres, on n'en faisait pas spéculation, chacun disait sa pensée sans crainte de se compromettre. C'était le Lausanne d'il y a quarante ans.

Tout se passa donc en famille. La réception fut cordiale, chaleureuse, à la hauteur des temps. Il ne s'y trouva ni saltimbanques, ni marchands ambulants.

La fête terminée, les chefs eurent un banquet au Casino; ils avaient besoin, au milieu des luttes incessantes qui agitaient la Suisse, de s'entendre encore et de se serrer la main avant de se séparer. Ce fut là que Druey prononça un discours accentué sur le droit d'association et s'engagea, si jamais nos autorités songeaient à le supprimer, à allumer des feux sur nos montagnes et à appeler le peuple aux armes.

Ce discours déplut, tout juste à ceux qui réclamaient le droit d'association, à MM. les méthodistes et à leurs alliés, si bien qu'en automne, ensuite des chicanes que la France nous faisait, le Grand Conseil s'étant réuni à l'extraordinaire pour donner des instructions à ses députés, M. Guiger demanda, avant tout, que M. Druey fut mis en accusation pour les expressions dont il s'était servi. Bien s'entend que le droit d'association n'ayant pas été mis en danger et la phrase de M. Druey étant basée sur un *si*, M. Guiger fut débouté de sa plainte.

Il ne resta plus du Tir fédéral que de bons souvenirs et des fouldards représentant Beaulieu, sa fontaine, sa cantine, son pavillon des prix, avec une belle vue des Alpes pour arrière-plan. J. Z.

Lo monnâi et lo crucifix.

On monnâi dâi bords dè la Siondze avâi z'âo z'u étâ on brav' hommo, mâ on pou dè guignon et quauquîs crouîs z'annâîs aviont fè que terivè lo diabblio pè la quîua et que l'avâi gaillâ dè mau à niâ lè dou bets quand per hazard lè poivè appondrè. Portant, se sè desâi, se fasé coumeint lè z'auto, cein ne ruinèrâi pas mè pratiquès : on eimbottâ decé, on eimbottâ delé, cein n'est pas la mort d'n'hommo. Tant pis ! se su damnâ, ne sari pas lo solet.

Et lo malheureux coumeinça à robâ.

Tot parâi, après quauquî teimps, sa concheince coumeinça à l'âi rebouilli, et l'alla à confesse. Ye raconta tot et monsu l'incourâ l'âi dit : N'ia pas onco tant dè mau se vo vo z'arretâ, mâ, veilli-vo ! et po vo doutâ l'einvia dè recoumeincî, vo faut teni dein voutron moulin on crucifix et quand vo ne porra pas vo rateni, vo lo vouâiti et se vo n'êtes pas onna canaille, mè peinsò que cein vo z'arretèra.

Lo pourro monnâi fe dinsè et cein alla bin on part dè teimps, dou dzo, que crâio, mâ lo troisièmo on amena à mâodrè dâo fromeint qu'avâi tant bouna man, que l'étâi damadzo d'étrè d'obedzi dè féré la bráva dzein. L'étonit quie ti trâi, lo monnâi, lo sa et lo crucifix. « Eh ! quin bio fromeint !... Cé tsancro dè crucifix !... Duè bounès pounès, cein n'est pas on affèrè !... Se vo n'êtes pas onna canaille... Baque ! ien a tant que lo font et que ne sont pas dâi canaillès. » L'est dinsè que peinsâvè ein li-mèmo.

Adon noutrou gaillâ s'ein va contrè lo crucifix, qu'étâi accrotsi âo mouret et l'âi dit : Ma fâi tant pis, mâ faut qu'ein aussè ion dè no dou que fottè lo camp d'ice !

Souvenirs de grand-mère.

Comme vous, quand j'étais fillette,
Sous les sapins ou dans les champs,
J'aimais l'argentine clochette,
Et ma voix y mêlait ses chants.
Là haut, dans la grande clairière,
Où le bonheur suivait mes pas,
Enfants, enfants ! j'étais bergère ;
Et j'aimais ! oh ! ne riez pas.

Au vallon semé de pervenches,
Quand l'été riait dans les bois,
Votre grand-père, le dimanche,
Venait me parler quelquefois.
Puis je rentrais à la chaumière,
Mais à lui je pensais tout bas...
J'étais jeune, j'étais bergère,
Silence, enfants ! ne riez pas.

Il était bon, honnête, sage,
Et jeune aussi, tout comme moi ;
Un beau soir, sous le frais ombrage,
Il s'en vint me jurer sa foi.
Et moi, plus heureuse et plus fière,
Je souris, il m'ouvrit ses bras ;
J'étais jolie et puis bergère,
Il m'aimait, oh ! ne riez pas.

Bon ouvrier, plein de courage,
Bien souvent sa lampe le soir,
Brillait la dernière à l'ouvrage,
Comme une étoile du devoir.